
La frontière notionnelle en langue et en discours

Notional Boundary in the Language and in the Discourse

Sylvie Mellet



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/1083>

DOI : 10.4000/praxematique.1083

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 2 janvier 2009

Pagination : 7-20

ISBN : 16 x 24 cm, 290 p., ISSN : 0765-4944, ISBN : 978-2-84269-904-8

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Sylvie Mellet, « La frontière notionnelle en langue et en discours », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 53 | 2009, mis en ligne le 01 janvier 2013, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/1083> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.1083>

Tous droits réservés

Sylvie Mellet

Laboratoire B.C.L. ; Université Nice Sophia-Antipolis ; C.N.R.S.

La frontière notionnelle en langue et en discours

I. Introduction : les objectifs

En première instance, l'objectif de ce numéro des *Cahiers de Praxématique* est de présenter le concept de « frontière notionnelle » emprunté à la Théorie des Opérations Énonciatives d'A. Culioli, d'en explorer les champs d'application et d'en évaluer le rendement au profit de l'analyse linguistique. Mais cette publication se garde bien de tout enfermement doctrinal. D'une part les contributeurs se réclamant de l'école culiolienne ne sont que très minoritaires et acceptent de porter un regard critique sur la théorie dans laquelle ils inscrivent leurs travaux. Il s'agit pour les auteurs de soumettre ce concept opératoire de « frontière », jusqu'ici relativement peu exploré, à l'épreuve des textes pour mieux juger de sa pertinence et de son utilité à une meilleure compréhension des faits de langue actualisés en discours. D'autre part, l'objectif plus global que l'on espère atteindre grâce à la confrontation des diverses études ici rassemblées est d'apporter une contribution originale aux actuelles réflexions qui, en sémantique, tentent d'articuler l'évidente plasticité du langage et des représentations qu'il véhicule avec la non moins évidente tendance de l'esprit humain à discrétiser et à catégoriser ces mêmes représentations.

Ainsi l'objectif presque technique consistant à faire fonctionner et à évaluer un concept opératoire attaché à une théorie particulière se met au service de — et s'efface donc en partie devant — ce questionnement plus large et mieux partagé par l'ensemble des contributeurs, consistant à s'interroger sur les modes d'expression linguistique des limites, des discontinuités, des ruptures qui structurent nos représentations, que celles-ci soient représentations d'entités abstraites ou concrètes, ou représentations d'événements. À travers des études en corpus de certains faits de langue précis qui nous paraissent avoir cette

fonctionnalité expressive, nous tentons d'analyser et de comprendre comment la langue construit et déconstruit la frontière entre ce qui est et ce qui n'est pas le cas, entre une notion et son contraire ou, plus largement, son complémentaire, entre ce qui est advenu et qui est advenant. Une telle réflexion nous paraît particulièrement pertinente dans un contexte épistémologique où les sciences cognitives ont réactualisé le débat sur les rapports entre perception et représentation et ont favorisé l'émergence d'une sémantique du continu (voir par exemple les travaux de Cadiot, Visetti, Fuchs et Victorri, Rastier, Salanskis). Car la notion de frontière est corrélative de celle de continu ; le continu n'est pas nécessairement homogène : il peut contenir des zones de saillance, des zones de flou, des zones stabilisées et d'autres qui le sont moins... Se pose alors immédiatement la question des processus de discrétisation qui vont permettre le marquage des discontinuités, l'expression des contrastes qualifiés, l'appréhension des notions prototypiques, etc. Bref, se pose immédiatement la question de la construction des frontières.

2. Les différents niveaux de représentation

On prend comme postulat initial que, afférents à la capacité et à l'activité de langage, il existe trois niveaux de représentation pertinents : le niveau cognitif, situé le plus en amont, qui n'est pas du ressort du linguiste mais sur lequel celui-ci a tout intérêt à s'informer ; le niveau linguistique, qui fournit au linguiste son objet d'étude : il est constitué des productions empiriques qui, conçues comme *traces* de l'activité cognitive langagière, demandent à être organisées et structurées en observables ; le niveau métalinguistique, par lequel le linguiste tente de mettre en relation les deux premiers niveaux et propose un modèle susceptible de rendre compte de l'activité langagière au moyen d'un ensemble cohérent et limité de concepts opératoires.

Or la question de la construction des frontières à travers les processus de discrétisation et de catégorisation se pose aux trois niveaux.

2.1. Au niveau cognitif

Au niveau cognitif, il s'agit bien sûr de savoir si notre perception appréhende le monde comme un ensemble d'entités *a priori* discrétisées ou comme un flux continu d'informations sensorielles duquel émergent des formes sur la base de traits caractéristiques prégnants. Aujourd'hui, un consensus semble se dégager en faveur de cette dernière hypothèse : ce serait sur la base d'une perception continue que les processus cognitifs de discrétisation et de catégorisation opèreraient et créeraient diverses configurations d'éléments spécifiés ; il y aurait donc instanciation de propriétés au sein d'une occurrence reconnue comme telle et par là même délimitée. On construit une catégorie par identification d'un certain nombre d'occurrences entre elles, donc par un processus d'abstraction et de généralisation qui succède au processus de spécification et d'individuation¹. Une occurrence nouvelle peut être intégrée à la catégorie si elle est assimilée à un nombre suffisant d'occurrences déjà catégorisées (approche par exemplaires) ou à l'occurrence jugée la plus représentative de la catégorie (approche par prototype). Il est à noter que ce processus de catégorisation par assimilation est en partie soumis à la subjectivité de l'individu car la saillance des propriétés partagées par les diverses occurrences peut ne pas être la même d'un individu à l'autre. Ce processus est aussi fortement contraint par les pratiques sociales et culturelles des communautés humaines : celles-ci peuvent aboutir à une cristallisation des propriétés partagées dans des représentations socialisées et linguistiquement stabilisées pour une vaste communauté nationale ou ethnique ; d'autres seront plus instables ou liées à des communautés plus restreintes. La catégorisation, à ce niveau cognitif, ne dépend donc pas seulement de perceptions sensorielles passives, mais elle est fortement conditionnée par des pratiques, y compris dans leur dimension intentionnelle : la catégorisation est aussi le résultat d'une praxéologie. Ceci a un impact pour l'analyse linguistique, notamment lorsque, à travers la typologie des langues, elle est en quête d'universaux.

1. « La construction de catégories consiste à apparenter ce qui peut être réuni selon certains points de vue en dégageant un ou des schèmes communs qui donnent ainsi une unité à la catégorie [...] » (DESCLÈS 1998 : 37).

2.2. Au niveau linguistique

Au niveau linguistique, les traces de ce processus de catégorisation et, partant, de la construction de frontières entre ce qui relève d'une catégorie et ce qui relève d'une autre catégorie, sont omniprésentes. On les retrouve aussi bien dans le lexique que dans le système phonologique des langues, dans la grammaire aussi bien que dans sa mise en œuvre discursive. Les exemples qui suivent n'en sont qu'une illustration extrêmement parcellaire et totalement arbitraire. Ainsi, quand on traite de catégorisation au niveau linguistique, on pense aussitôt à la dénomination qui, *via* l'organisation du lexique, structure nos représentations en catégories organisées selon des rapports verticaux ou horizontaux : mammifères > euthériens > carnivores > panthère *vs* panthère – guépard – tigre – lion – léopard – ocelot, etc., ou vêtement > robe > robe chasuble *vs* robe – jupe – pantalon. Par delà le lexique, la morphologie contribue grandement à l'expression linguistique de la catégorisation par le biais du genre, du nombre, des classificateurs¹, voire par la suffixation². Mais ce qui nous intéressera ici, ce sont *les lieux discursifs qui actualisent et modulent de telles catégorisations en faisant jouer les frontières entre les termes*. Les prédictions en « oui » ou « non » (« C'est un pingouin. — Non, c'est un manchot »), en tout ou rien (« Il n'y a personne. — Si, il y a quelqu'un »), ne sont sans doute pas les plus fréquentes ; et même dans ce cas, on perçoit bien que, sous leur apparence simplement dichotomique, se joue la définition des catégories désignées et que se laissent deviner l'ambiguïté de la situation décrite et le flou des frontières associées. Le langage étant une activité de représentation et de référenciation, mais aussi de régulation, « toute description référentielle engage les interlocuteurs dans une opération interprétative » (Descès 1998, 96), laquelle exhibe le plus souvent l'épaisseur des frontières entre catégories : entre la catégorie A et la catégorie B, le langage peut créer une zone d'intersection sous la forme d'un ensemble non-vide ; entre ce qui relève sans aucun doute d'une caté-

1. On se reportera aux numéros de *Langages* et de *Faits de Langue* cités en bibliographie.

2. Cf. l'article de C. DELHAY dans *Faits de Langues* 14 (1999), qui montre que les suffixes diminutifs permettent régulièrement de désigner non pas seulement un petit X, mais aussi une sorte de X : ils sont donc un outil d'assimilation à la catégorie évoquée par la base ; dans leurs deux fonctions, ils situent l'occurrence à la frontière de la catégorie, sur son bord interne.

gorie et ce qui n'en relève vraiment pas, existent des occurrences à la marge, à la frontière, à propos desquelles se négocient tous les ajustements intersubjectifs (« J'aime bien ce pull vert. — Tu appelles ça vert, toi ? Pour moi il est franchement bleu »), souvent soutenus par les modalisateurs (« C'est à peine un crime, tout juste une intervention, un léger coup de pouce donné à des vies inconnues », Camus), les figures (« des fleurs presque pierres », Rimbaud), les phénomènes de polarisation ou au contraire de neutralisation actancielle (« un médicament contre/pour la grippe », « le jour/la nuit tombe »), etc.

Tous ces phénomènes, auxquels il faut bien évidemment ajouter la polysémie et la synonymie, montrent à l'évidence qu'il n'y a pas d'isomorphisme entre les catégories perceptives et les catégories exprimées par les langues¹. Celles-ci n'encodent pas directement les propriétés extrinsèques des objets — ou, du moins, ne les reproduisent pas sous la forme d'une configuration unique et stable. On assiste au contraire à un remodelage permanent qui remet sans cesse en cause les frontières catégorielles. Au niveau discursif le terme de catégorisation peut donc renvoyer à la façon dont les co-énonciateurs négocient entre eux le recours à des catégories déjà constituées et stabilisées en langue (notamment sous forme lexicale) et à la façon dont ils évaluent leur pertinence dans la situation de discours donnée².

2.3. Au niveau métalinguistique

Au niveau métalinguistique enfin, la notion de frontière prend dans ce contexte une importance particulière et mérite donc qu'on lui accorde un statut théorique. Nous partons des deux postulats suivants :

- à ce niveau de représentation métalinguistique, la frontière notionnelle est d'épaisseur non-nulle. Ce n'est donc pas une ligne, un point de bascule immédiate entre A et non-A, mais un intervalle qui offre une certaine étendue ; c'est une zone de fluence (lieu par où l'on sort du domaine, lieu par où l'on entre dans le domaine)

1. Il est bien connu que les communautés dont la langue ne compte que deux ou trois noms de couleurs perçoivent toute la diversité de la palette, aussi bien que celles dont le lexique en la matière est plus fourni.

2. Pour une approche de la catégorisation en interaction, incluant également la catégorisation des situations et celle des acteurs eux-mêmes de l'interaction, voir MONDADA (1999).

- et de superposition (le « presque déjà là » et le « presque plus là » s'y rejoignent, le même et l'autre s'y disputent la place) ;
- la frontière n'est pas un donné, elle est un construit et sa construction sollicite un ensemble d'opérations énonciatives dont le discours porte les traces. En partant de ces traces, on espère reconstruire et formaliser les opérations sous-jacentes.

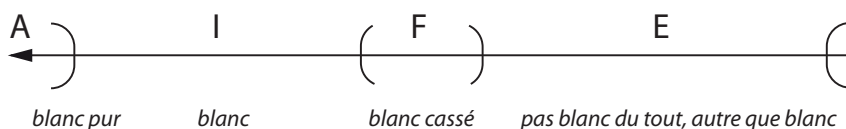
Que la catégorisation soit un processus dont la langue garde la trace est une idée partagée par plusieurs linguistes et modélisée au sein de diverses théories. Ainsi la psychomécanique du langage modélise le double mouvement de la discrétisation et individuation des formes d'une part, de l'abstraction et généralisation des schèmes catégorisants d'autre part, sous le concept opératoire du « double tenseur ». Du côté de la sémiotique, on peut aussi penser au « schéma tensif » introduit par J. Fontanille et C. Silberberg, qui articule les deux dimensions de l'intensité et de l'extensité d'une notion, selon deux dynamiques — corrélées ou anti-corrélées — qui vont de la valeur nulle à la valeur maximum de l'une et l'autre dimensions. Ainsi se trouvent modélisées les zones extrêmes et les zones médianes de la notion. Pour revenir sur un terrain plus proprement linguistique, la théorie des opérations énonciatives d'A. Culioli prévoit aussi deux étapes fondamentales dans la construction d'un domaine notionnel : une appréhension purement qualitative et non discrétisée de la notion d'abord, à travers sa ou ses propriétés définitoires (niveau qualitatif, QLT), la construction d'occurrences différenciées et dénombrables ensuite, instanciant lesdites propriétés (niveau quantitatif, QNT). Là encore, le jeu entre QLT et QNT régule, notamment, l'emploi des déterminants.

Mais si, en effet, nombreuses sont les théories qui cherchent à appréhender à travers les faits de discours et de langue la dynamique des catégorisations notionnelles et à la formaliser selon un schéma général stable (on pourrait également citer la sémantique de B. Pottier ou encore la schématisation discursive de J.-B. Grize), en revanche seule, à notre connaissance, la théorie des opérations énonciatives intègre au nombre de ses concepts opératoires celui de *frontière* en tant que tel.

Celui-ci est intimement lié à la construction du domaine notionnel qui fait suite au processus de discrétisation des formes et des occurrences (passage de QLT à QNT). En effet, à partir de cet ensemble discret, il est désormais possible de regrouper dans l'intérieur du domaine toutes les occurrences qui instancient la notion et qui sont, à ce titre et

de ce point de vue, assimilables les unes aux autres. Cet « intérieur du domaine » (I) est structuré par un attracteur (A), occurrence idéale de la notion, inatteignable et indicible (« il y avait un de ces vents, *j'te dis pas...* ») sauf sous la forme de tautologies (« laver plus blanc que blanc » ; « il était pâle, mais pâle !... ») et par un gradient orienté vers l'attracteur, qui permet de positionner les diverses occurrences sur une échelle d'identification plus ou moins proche de l'attracteur. L'intérieur strict est un ensemble ouvert : il est toujours envisageable qu'une nouvelle occurrence puisse être assimilée à l'une de celles qui le constituent déjà.

Les occurrences qui, dans le contexte et du point de vue retenu, relèvent de la notion, mais n'ont pas les propriétés nécessaires pour l'instancier, forment un ensemble ouvert appelé « extérieur du domaine » (E). La jonction entre ces deux ouverts est, par définition, un fermé¹ accueillant un certain nombre d'occurrences qui peuvent, selon les points de vue et selon les parcours énonciatifs en œuvre, être rattachées soit à I soit à E : il s'agit de la frontière (F) qui est une zone de passage permettant d'entrer dans l'intérieur du domaine ou d'en sortir. On peut illustrer tout ceci par un exemple simple (où la flèche symbolise le gradient) :



Il est à noter que le même schéma s'applique aux notions non gradables.

La frontière, on le voit, est ce qui assure la continuité de la notion. En effet, le continu se définit comme « une spécification particulière du lien qui existe entre des parties d'un tout, lesquelles, outre qu'elles doivent être consécutives et contiguës, ont de plus leurs limites

1. L'emprunt terminologique à la topologie mathématique n'est pas ici purement métaphorique ; il s'appuie sur des propriétés spécifiques des espaces considérés : sur ce point voir l'annexe « Topologie » rédigée par J.-P. Desclès dans CULIOLI 2002, 248-250 ; et pour une vulgarisation mathématique, voir par exemple DUGOWSON 2006.

adjacentes communes¹ ». En outre, seule l'union de la frontière et de l'intérieur permet de fermer celui-ci et donc de basculer définitivement dans l'extérieur. On comprend alors que, discursivement, la frontière soit le lieu de toutes les transactions de catégorisation. Ces transactions mettent en jeu soit le seul gradient, soit le centrage de la notion².

L'exemple fabriqué suivant illustre une transaction sur le gradient :

- L1 : « On ne peut pas sortir, il pleut. »
- L2 : « Mais non, ce ne sont que quelques gouttes, ça va s'arrêter. »

Pour L1 l'occurrence est, perceptivement et/ou praxéologiquement, pleinement assimilable à de la pluie et fait donc partie de l'intérieur du domaine. Pour L2, l'occurrence est à inscrire dans la zone frontière. La fonction générale de *mais* est précisément de faire changer de zone (ici passage de I à F) tandis que la négation permet d'inverser le gradient et de sortir du domaine (« ça va s'arrêter »). La même frontière aurait pu être parcourue dans l'autre sens, en confirmant l'entrée dans l'intérieur du domaine, si L2 avait répondu quelque chose comme : « Ah, en effet, il tombe déjà quelques gouttes et le ciel est bien menaçant. »

Parfois les transactions mettent en jeu aussi le centrage de la notion : car il est bien évident que toute modification du centrage aura des répercussions sur la construction de la frontière. C'est ce qu'on voit à l'œuvre dans la figure de l'antanaclase, par exemple, qu'on rencontre aussi bien dans les textes littéraires (« Bonaparte n'est plus le vrai Bonaparte », Chateaubriand) que dans le langage quotidien familier (« Il y a travail et travail »). Le centrage est nécessairement contextuel. Ainsi de l'énoncé suivant : « Il n'y avait personne, juste une mémé au coin qui se traînait un landau, comme elle avait pas l'air d'être de la police, on a pu prendre le risque de regarder le carnet. » (Patrick Cauvin). *A priori*, au niveau référentiel, la situation devrait pouvoir se décrire en tout ou rien : ou bien il y a quelqu'un dans la rue, ou bien il n'y a personne ; et une mémé est une personne. Mais, contextuellement, pour le jeune qui parle, seules comptent vraiment comme personnes les individus susceptibles de l'observer, de le repérer, de lui nuire ; et il exclut la mémé de cette catégorie des témoins gênants qui définissent pleinement, selon lui, une personne. L'occurrence, jugée négligeable,

1. BARREAU, « La physique du continu chez Aristote, sa réponse à Zénon », cité par VISETTI 2004, 3.

2. On retrouve dans ces deux options l'origine des deux valeurs des diminutifs évoquées en note 2, p. 10.

est donc rejetée hors de l'intérieur strict du domaine, placée à la frontière par la vertu de l'adverbe *juste*.

On constate donc que les valeurs référentielles adossées aux catégorisations discursives sont construites au sein des énoncés de manière dynamique et se caractérisent par une très grande variabilité. D'où l'importance de pouvoir appréhender de manière plus précise les opérations énonciatives qui portent cette dynamique : la construction de la frontière en fait partie au premier chef. En observant minutieusement en discours les traces de telles opérations (niveau linguistique) et en tentant d'en rendre compte de manière cohérente selon un modèle théorique global (niveau métalinguistique), on peut avoir l'espoir de donner une modélisation intéressante des opérations cognitives sous-jacentes, étant bien entendu une fois encore qu'il n'y a pas d'isomorphisme entre les catégories cognitives et les catégories linguistiques, mais qu'il y a toujours construction d'une représentation négociée par l'énonciateur, négociée avec lui-même (avec ses diverses représentations préalables, ses acquis linguistiques, etc.) et avec les autres co-énonciateurs concernés.

3. Quelques études concrètes

Les articles de ce numéro des *Cahiers de Praxématique* tentent donc, à travers l'étude précise de divers objets linguistiques (adverbes, figures, modaux et périphrases aspecto-modales), d'analyser comment la langue construit la représentation de cet espace particulier qu'est la frontière notionnelle et la frontière d'événement ; ils ont tous en ligne de mire la volonté de montrer comment le discours joue de la malléabilité des représentations pour construire des parcours sémantiques sans cesse renouvelés, qui font une large place à la co-construction énonciative et au processus d'ajustement réciproque entre les énonciateurs. En retour, la description proprement linguistique des marqueurs étudiés en sort enrichie.

- Les deux premiers articles se penchent sur le fonctionnement de deux adverbes qui ont des parcours sémantiques comparables : l'adverbe français *juste* (Sylvie Mellet et Michèle Monte) et l'adverbe allemand *knapp* (Nathalie Schnitzer) qui, l'un et l'autre, connaissent une pragmatization sollicitant les images de seuil critique et/ou de marge étroite. *Juste* passe de la valeur

d'exactitude à celle de limitation ou de restriction, *knapp* passe de l'expression de l'étroitesse ou de la petitesse à celle de la proximité d'une limite : dans les deux cas, la notion de frontière semble pertinente pour rendre compte de manière unifiée de l'évolution sémantique de l'adverbe et de la variété de ses emplois actuels ; concernant l'adverbe *juste*, elle permet aussi de modéliser sa spécificité sémantique par rapport à *à peine*.

- L'article de Véronique Magri permet de faire la transition entre ces réflexions « adverbiales » et les contributions suivantes, consacrées aux figures, puisqu'elle analyse le fonctionnement de *presque* en incidence nominale, en envisageant à la fois son rôle dans la phrase et le texte mais aussi en évaluant son interaction avec les catégories lexicales et leurs contours. Au nombre des emplois ainsi analysés se trouve un certain nombre de figures, et l'étude des structures avec *presque* conduit à une réflexion plus générale sur l'organisation du lexique qui, peut-être, se constitue par contiguïté et proximité, permettant de postuler une configuration métonymique générale du lexique nominal.
- Marc Bonhomme aborde la question de la frontière à travers une réflexion approfondie sur le mot-valise qui se caractérise par ses amalgames discursifs sur les catégories discontinues du lexique. Ce faisant, le mot-valise constitue un opérateur de recatégorisation lexicale qui remodèle les frontières établies en langue tant au niveau du lexique lui-même que des représentations qu'il véhicule.
- Lucile Gaudin et Geneviève Salvan, à la suite de leurs nombreux travaux sur diverses figures spécifiques, offrent ici au lecteur un article de synthèse sur le rôle des figures dans la mise en lumière de l'altérité constitutive de la notion et sur son exploitation au profit de diverses stratégies de (co-)construction du sens. Les figures étudiées dans cet article ont en commun de jouer avec la référence, désignative ou qualifiante : soit qu'elles établissent une frontière au sein d'une même notion, comme dans l'antanaclase, soit qu'elles créent une frontière non nulle entre deux notions hétérogènes, comme dans la paradiastole, soit qu'elles jouent sur le rapport entre attracteur et occurrence quelconque, comme dans la tautologie ou le pléonasme, soit encore qu'elles élargissent l'empan de la notion par diversification de sa matrice qualifiante, comme dans les figures de caractérisation non perti-

nente. Ainsi les figures reposent la question du découpage des notions et des recatégorisations qui font délibérément jouer les catégories existantes.

Enfin les dernières contributions permettent de revenir spécifiquement sur la question de la frontière dans le cadre des représentations d'événements (déjà abordée en partie à travers les études de *juste* et de *knapp*).

- Marcel Vuillaume propose une étude comparée sur le fonctionnement de *faillir* + infinitif et de *il s'en faut/est fallu de peu que*, étude qui commence par contester la notion d'imminence contrecarrée au profit de celle de condition suffisante minimale non remplie, puis qui met en valeur les différentes contraintes d'emploi qui pèsent sur l'une et l'autre de ces périphrases verbales. L'auteur montre que si ces expressions peuvent renvoyer à une action partiellement réalisée, celle-ci n'est pas celle que décrit l'infinitif ou la complétive, mais qu'il s'agit d'une autre action, souvent implicite, qui, si elle avait été conduite jusqu'à son terme, aurait eu la première pour conséquence. C'est pourquoi, après étude, la notion culiolienne de frontière a semblé à M. Vuillaume difficile à mobiliser ici — du moins dans son acception de frontière d'événement construite sur la classe des instants T. Il s'agit d'un résultat en creux par rapport à la thématique de ce recueil. En revanche, les descriptions et analyses proposées dans cet article alimentent une réflexion sur la construction du domaine notionnel, en particulier sur la construction, par le biais des présuppositions mises en œuvre par *faillir*, d'un complémentaire contextuel de l'action qui a failli se réaliser.
- Bohdana Librova, ouvrant une perspective diachronique à ces études, analyse la fonction de *ne* dans la tournure exprimant l'imminence contrecarrée « *à poi que + ne* » et ses variantes en ancien français. Le statut du morphème *ne* dans ce tour pose en effet problème : il peut être interprété tantôt comme négation pleine et entière, tantôt comme négation explétive. B. Librova tente donc un réexamen minutieux de cette tournure et du rôle exact du morphème *ne*, à partir de nombreux exemples analysés en contexte. Son cadre théorique est celui de la théorie guillaumienne de la négation, qui accorde une place centrale à ce qui paraît être fondamental dans cette expression, à savoir le

continuum sémantique qui sous-tend le contenu de l'adverbe *ne*, en particulier autour du seuil séparant l'existant de l'inexistant. La notion de seuil ou de frontière est donc ici indissolublement liée à celle de cinétisme.

- Enfin l'article de Bénédicte Guillaume tente de cerner l'apport explicatif du concept de frontière dans la description et la compréhension de l'emploi des modalités de visée (*will* et *would*) dans les subordonnées en *when* et en *if* de l'anglais. Elle montre ainsi que le concept de frontière tel que le définit A. Culioli dans la Théorie des Opérations Énonciatives n'est pas uniquement un concept théorique abstrait, mais qu'il apporte au contraire une aide concrète à la meilleure compréhension de phénomènes linguistiques complexes.

On observera que ces travaux portent pour l'essentiel sur la partie prédicative des énoncés. Il est probable en effet que la question de la frontière étant liée à des phénomènes de co-construction du sens, sa mise en jeu dans le discours trouve plus facilement place dans la partie rhématique de l'énoncé que dans sa partie thématique. Des études ultérieures devront confirmer cette hypothèse. En attendant, on espère que les analyses sémantiques détaillées de ce volume, qui associent les processus énonciatifs aux processus cognitifs plus larges de catégorisation, convaincront le lecteur de l'utilité du concept théorique de frontière dans le cadre d'une conception constructiviste du langage.

Références bibliographiques

- BONHOMME M., 2005, *Pragmatique des figures du discours*, Paris, Champion.
- CADIOT P. & VISETTI Y.-M.,
2001, *Pour une théorie des formes sémantiques — motifs, profils, thèmes*, Paris, PUF.
- CADIOT P. & VISETTI Y.-M.,
2002, « Motifs linguistiques et construction des formes sémantiques. Schématicité, généricité, figuralité », in D. Lagorgette & P. Larrivée (éd.) *Représentations du sens linguistique*, Munich, LINCOM Europa, 19-48.
- CULIOLI A., 1990, *Pour une linguistique de l'énonciation. Opérations et représentations*, tome I, Paris/Gap, Ophrys.
- CULIOLI A., 2002, *Variations linguistiques*, Paris, Klincksieck.

- DESLÉS J.-P., 1985, « Représentation des connaissances : archétypes cognitifs, schèmes conceptuels, schémas grammaticaux », *Actes Sémiotiques* (E.H.E.S.S./C.N.R.S.) VII, 69-70 : 5-51.
- DESLÉS J.-P., 1998, « Transitivity syntaxique, transitivity sémantique », in A. Rousseau (éd.), *La transitivity*, Lille, Presses du Septentrion, 162-180.
- DESLÉS J.-P., 2003, « Représentations cognitives, schèmes prédicatifs et schèmes énonciatifs », in A. Ouattara (éd.) *Parcours énonciatifs et parcours interprétatifs, Théorie et applications*, Paris, Ophrys, 21-46.
- DÉTRIE C., 2001, *Du sens dans le processus métaphorique*, Paris, Champion.
- DUBOIS D. et al., 1991, *Sémantique et cognition*. Paris : Éditions du C.N.R.S.
- DUGOWSON S., 2006, « Les mathématiques des frontières floues », *Pour la Science*, numéro spécial *Les frontières floues*, décembre.
- FONTANILLE J. & ZILBERBERG C., 1998, *Tension et signification*, Liège, P. Mardaga.
- FUCHS C. & ROBERT S. (éd.), 1999, *Language Diversity and Cognitive Representations*, Amsterdam : Benjamins.
- FUCHS C. & VICTORRI B. (éd.), 1994, *Continuity in Linguistic Semantics*, Amsterdam : Benjamins.
- GUILLAUME G., 1964, *Langage et science du langage*, Québec, Presses de l'Université de Laval.
- JACKENDOFF R., 1990, *Semantics and Cognition*, MIT Press.
- MAURER B., 1998, « Représentation et production de sens », *Cahiers de Praxématique* 31, 19-38.
- MONDADA L., 1999, « L'accomplissement de l'«étrangéité» dans et par l'interaction : procédures de catégorisation des locuteurs », *Langages* 134, 20-34.
- POTTIER B., 1992, *Sémantique générale, théorie et description*, Paris, PUF.
- POTTIER B., 2000, *Représentations mentales et catégorisations linguistiques*, Louvain, Peeters.
- RASTIER F., 1996²/1987, *Sémantique interprétative*, Paris, PUF.
- RECANATI F., 1997, « La polysémie contre le fixisme », *Langue Française* 113, 107-123.

- RIVIÈRE C. & GROUSSIÈRE M.-L.,
1997, *La notion*, Paris/Gap, Ophrys.
- ROBERT S., 2008, « Words and their Meanings : Principles of Variation and Stabilization », in M. Vanhove (éd.), *From Polysemy to Semantic Change*, Amsterdam, Benjamins.
- ROSCH E. H., 1973, « Natural Categories », *Cognitive psychology* 4, 328-350.
- ROSENTHAL V., 2004, « Formes, sens et développement : quelques aperçus de la microgénèse », *Texto!* [En ligne] : www.revue-texto.net/1996-2007/Inedits/Inedits.html.
- SALANSKIS J.-M., 1996, « Continu, cognition, linguistique », *Texto!* [En ligne] : www.revue-texto.net/1996-2007/Inedits/Inedits.html.
- VISETTI Y.-M., 2004, « Le continu en sémantique : une question de formes », *Texto!* [En ligne] : www.revue-texto.net/index.php?id=655.

Les numéros thématiques de revues

- Cahiers Charles V*,
1986, 8, « Lignes de partage ».
- Cahiers de Praxématique* 31,
1998, « Les représentations linguistiques ».
- Cahiers de Praxématique* 36,
2001, « Linguistique de la dénomination ».
- Faits de Langue* 14,
1999, « La catégorisation dans les langues ».
- Langue Française* 129,
2001, « Les figures entre langue et discours ».
- Langages* 132, 1998, « Cognition, catégorisation, langage ».
- Langages* 150, 2003, « La constitution extrinsèque du référent ».